

EDITORIAL

La covid 19 bouscule nos activités scientifiques. Après le report de notre inter congrès 2020 c'est-à-dire des Premières rencontres d'histoire de la sociologie (cf. *BHS* n° 10 et 11), c'est au tour du IX^e congrès de l'Association française de sociologie de s'adapter aux contraintes sanitaires : il est maintenu en distanciel et l'organisation des sessions se fera en visio-conférences. L'intérêt d'un congrès est contenu dans le travail effectué en séances mais aussi dans les apartés auxquelles les pauses, les repas pris en commun et les soirées en plus ou moins grand comité donnent lieu. C'est l'occasion d'y partager plus à fond des idées, d'esquisser des projets et d'établir parfois des collaborations. C'est l'opportunité d'y parfaire le réseau des historiens et historiennes de la sociologie et de nouer des amitiés entre collègues permettant ainsi d'assurer la pérennité de nos activités dans le champ.

Envoi des propositions
au bureau :

Compte rendu d'une demi-page : 320 mots ou 2 000 signes ; d'une page : 800 mots ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page : 675 mots ou 4 200 signes

Cette année, il faudra faire sans. Mais cela n'a pas freiné nos envies de partager nos réflexions : vous avez répondu présents. Vingt communications sont programmées sur cinq sessions du RT49. En outre nous organisons pour la première fois une semi-plénière avec nos collègues du RT36 (Pratiques théoriques). Enfin, il faudra se réunir en Assemblée générale pour faire le point sur les activités du RT49, acter de nouveaux projets et donner mandat au bureau pour gérer les deux années à venir.

Pour ce qui est de ce *Bulletin* que nous avons toujours un grand plaisir à concevoir, il s'inscrit dans la continuité des précédents. La covid 19 n'a pas prise sur lui : vous y retrouverez les rubriques habituelles. *L'Actualité* qui renvoie au programme détaillé de nos sessions du IX^e congrès de l'AFS. Trois comptes rendus de *Lecture* : celui d'un ouvrage sur l'histoire de la sociologie en Grande-Bretagne (par Baudry Rocquin) et ceux de deux revues : le numéro de *Les Études sociales* consacré à la relation maître-élève (par Jean-Paul Laurens) et celui d'*Archives de sciences sociales des religions* autour de Comte et Saint-Simon (par Dimitris Foufoulas). Vous y lirez également deux *Annonces* de publications récentes ainsi qu'un *Appel à recension*. En outre,

Jean-Paul Laurens nous livre le *Portrait* du sociologue oublié Alexis Bertrand.

Insistons sur le fait que cette livraison comprend une belle nouveauté : un supplément dédié à l'histoire de la sociologie germanophone que Martin Strauss a eu l'amabilité de nous proposer, en réponse à la suggestion que nous lui avions faite. Nous sommes très heureux d'inaugurer un lieu d'échange international qui nous permet de comparer l'actualité de l'histoire sociologique telle qu'elle se réalise en France avec ce qui se fait ailleurs. Nous rêvons déjà d'un supplément anglo-saxon.

En vous souhaitant une très agréable lecture avant de nous retrouver au congrès.

Le bureau

SOMMAIRE

Editorial	p. 1
Actualités	pp. 2-3
Lecture	pp. 4-9
Supplément	pp. 10-11
Annonce	p. 12-13
Appel à recension	p. 13
Portrait	p. 14

PROGRAMME DES SESSIONS

du RT 49 - Histoire de la sociologie

(Sous réserve des inscriptions définitives)

ACTIVITES

Mercredi 7 juillet

Mardi 6 juillet

10h30-12h30 : session 1

Sur le changement social

Président de séance : Jean-Paul Laurens

Suzie Guth : La théorie américaine du changement social : la désorganisation sociale

Jean-Christophe Marcel : L'idée de changement comme révélateur des ontologies sociales

Martin Strauss : Rhétoriques et réalités du « changement » dans les récits disciplinaires en sociologie (France et espace germanophone, 1870-1945)

Marnix Dressen-Vagne : « La négociation, j'ai découvert ça au Club Jean-Moulin » (Jean-Daniel Reynaud 1926-2019)

Gilles Verpraet : Les deux faces du changement social : Mémoires sociales et Imaginaires sociologique. Contribution à la socio histoire de la socio anthropologie

9h-10h30 : session 2

Contexte et changement disciplinaire

Président de séance : Sébastien Zerilli

Patricia Vannier et **Svetla Koleva** : Le VII^e Congrès de AIS à Varna, 1970 : « Une brèche dans le rideau de fer » ?

Stéphane Dufoix : 社会学 (Shakaigaku). L'émergence d'une discipline au sein d'un Japon en changements

Baudry Rocquin : « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de sociologie britannique ? » (1920-1940) - Comment un changement de perspective fournit la clé du problème

11h-13h : session 3

Changements conceptuels

Président de séance : Stéphane Dufoix

Matthieu Béra : Ce qui change et ce qui ne change pas : de la typologie des crimes (1893) à la typologie des suicides (1897)

François-Xavier Dudouet : De l'élite aux élites. Comment la sociologie change ses représentations de l'ordre social

Nader Vahabi : Penser global et l'État-Nation

14h30-16h30 : semi plénière 1.4

Changement de théorie : histoire sociologique

Animation :

Stéphane Dufoix (RT49) et Arnaud Saint-Martin (RT36)

Conférenciers et conférencières :

Isabelle Berrebi-Hoffmann - **Johan Heilbron**

Pascal Vallet - **Anne Raulin**

☞ Inscription préalable nécessaire avant le 30 juin : https://afs-socio.fr/pres_sp_lille2021/

AFS



zoom



Judi 8 juillet

9h-10h30 : session 4

Changement et diffusion des idées

Présidente de séance : Patricia Vannier

Laurent Afresne : *Voir Prague et revenir. L'héritage pragois de la sociologie de la réception est-il oublié ?*

Lucie Fabry : *L'évolution de l'épistémologie passerionienne et la question du bachelardisme en sociologie*

Victor Collard : *La circulation des idées entre auteurs : d'une histoire philosophique à une histoire sociale des idées ? Le cas de Bourdieu et Spinoza*

Sébastien Mosbah-Natanson : *Une sociologie globalisée ?*

zoom



Vendredi 9 juillet

13h-14h : Assemblée générale du RT49

14h-16h : session 5

Changements dans les champs

Président de séance : Matthieu Béra

Jean-Paul Laurens : *De quelques études de sociologie rurale dans la décennie 1960... à Montpellier*

Guillaume Garcia : *Les archives des enquêtes de terrain « ordinaires », une nouvelle ressource pour l'histoire de la sociologie ? L'exemple d'enquêtes sur la « sociologie du genre » des années 1970 aux années 1980 archivées sur beQuali*

Matthias Thura : *La thématique du « changement » dans la sociologie militaire : contextes institutionnels et vecteurs d'imposition d'une grille d'analyse*

Thierry Maire : *L'économie des religions (Economy of religion) : farce épistémique ou programme de recherche prometteur ?*

Sébastien Zerilli : *Qu'est-ce qu'un spécialiste . À propos des transformations du profil des sociologues auteurs de « Que sais-je ? »*

Intervenants RT49

Laurent Afresne

Matthieu Béra

Victor Collard

Stéphane Dufoix

Suzie Guth

Marnix Dressen-Vagne

François-Xavier Dudouet

Lucie Fabry

Guillaume Garcia

Svetla Koleva

Jean-Paul Laurens

Thierry Maire

Jean-Christophe Marcel

Sébastien Mosbah-Natanson

Baudry Rocquin

Martin Strauss

Matthias Thura

Nader Vahabi

Patricia Vannier

Gilles Verpraet

Sébastien Zerilli

LECTURE

The History of Sociology in Britain

New Research and Revaluation

Plamena Panayotova, alors jeune doctorante à l'Université d'Édimbourg en Écosse, organisa les 16 et 17 avril 2018 une conférence internationale sur l'histoire de la sociologie britannique. Cet ouvrage est le fruit de cette conférence, publié en 2019 chez Palgrave Macmillan, une maison d'édition britannique spécialisée dans les SHS.

Cet ouvrage est une bonne introduction au sujet - au même titre que le *Palgrave Handbook of Sociology in Britain* dirigé par John Holmwood et John Scott publié également par Palgrave en 2014 - qui permet de se faire une idée de la variété et de l'ambition de l'histoire de la sociologie britannique. Mais pour celles et ceux qui connaissent déjà plutôt bien le sujet, il y a peu de choses à se mettre sous la dent tant les contributeurs ont tendance à donner des réponses déjà apportées depuis plusieurs dizaines d'années à l'histoire (pourtant encore si mystérieuse) de la sociologie britannique.

Car, en effet, celle-ci a connu un destin des plus surprenants, ne parvenant paradoxalement pas au statut de "sociologie classique" comme celle d'Émile Durkheim en France, de Max Weber en Allemagne ou de l'École de Chicago aux États-Unis, en dépit de l'existence des idées très controversées (et à l'époque très célèbres) d'Herbert Spencer.

Cet ouvrage, qui apporte peu de nouveautés méthodologiques ou thématiques, propose néanmoins des chapitres cohérents et intéressants. Il se divise en 4 parties :

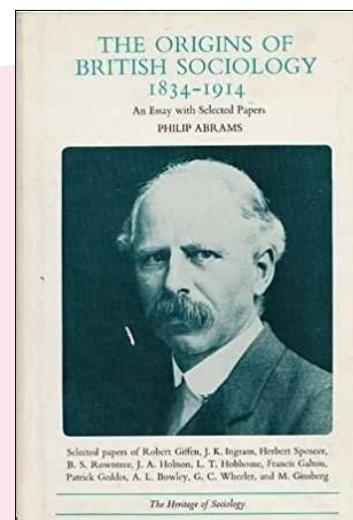
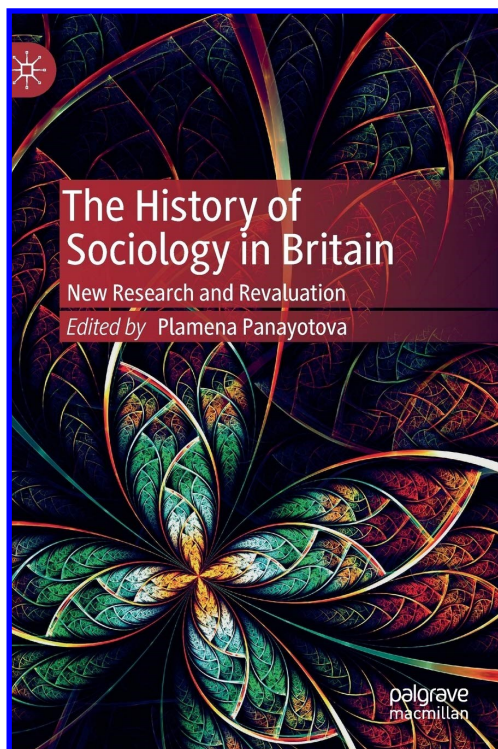
Les origines contestées : avec deux chapitres, par Kenneth Macdonald et l'historien Lawrence Goldman, on retrace les prétendues origines (purement nationales, évidemment, alors qu'on pourrait penser qu'elles étaient plutôt internationales) de la sociologie en Écosse (ce qui est impensable pour les Anglais) ou, théorie bien plus acceptée chez le second, dans la statistique victorienne au XIX^e siècle.

Les héritages négligés : avec un chapitre sur l'historien et philosophe Christopher Dawson par Garrett Potts et Stephen Turner, un sur l'eugéniste et réformiste social Richard Titmuss par Chris Renwick, un autre sur le démographe David Glass par Colin Mills, un chapitre sur la sociologie en IUT (ou *polytechnics*) par Geoff Payne et enfin sur l'américain Edward Shils par le célèbre Martin Bulmer, on observe les personnages et institutions qui ont pu marquer la sociologie britannique mais qui furent oubliés par l'histoire.

L'enseignement de la sociologie : un chapitre sur les premiers cours de sociologie universitaire en Angleterre par Christopher Husbands, un sur la sociologie dans le système secondaire par l'historien Peter Mandler, un chapitre par Plamena Panayotova qui traite des programmes et des méthodes de recherche en sociologie au XX^e siècle.

Singularités historiques : un chapitre par le sociologue quantitativiste John Goldthorpe (l'auteur de *l'Ouvrier de l'Abondance* en 1968) sur les statistiques et l'étude de la mobilité sociale, sa spécialité, et enfin la question du succès de la sociologie en tant que « troisième culture » intellectuelle entre humanités et science par John MacInnes.





Cet ouvrage a le grand mérite d'avoir réuni de nombreux chercheurs qui ont présenté leur travail sur l'histoire de la sociologie britannique, mais l'on attend encore le successeur de l'ouvrage fondateur de Philip Abram, *The Origins of British Sociology (1834-1968)*. Ce que l'on peut reprocher à ce type d'ouvrage c'est qu'il met en avant des spécialistes de l'histoire de la sociologie qui ne sont pas des sociologues - car la discipline manque encore d'identité outre-Manche. Lawrence Goldman ou Peter Mandler, par exemple, sont des historiens qui ne sont ni formés aux théories ni aux méthodes de notre discipline.

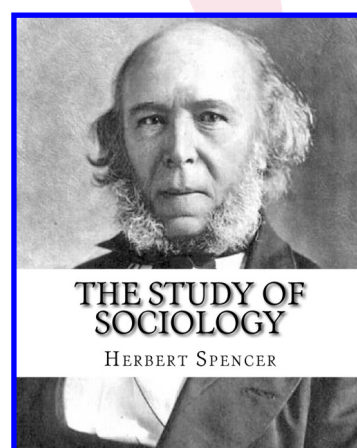
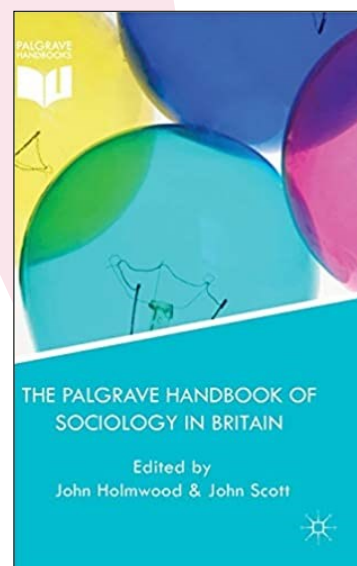
Aujourd'hui, l'état de la recherche est encore balbutiant sur le sujet en Angleterre et il est important que ce type de conférence se tienne et que ces ouvrages soient publiés. Mais, tant que la nouvelle génération de celle de Christopher Husbands ou de Plamena Panayotova (qui font partie des plus jeunes participants à l'ouvrage) ne sera pas en première ligne, les avancées dans le domaine auront tendance à être minimes. On attend

toujours, d'ailleurs, une histoire cohérente et exhaustive, sur la longue durée, de la sociologie britannique.

Enfin, comme le souligne la directrice de l'ouvrage et organisatrice de la conférence, seule femme parmi les participants (!), cet ouvrage ne permet pas de dessiner une perspective « genrée » de la discipline actuelle ou de son histoire. Car en effet, on n'a ici que la perspective et la voix « masculine », tant dans les participants que dans les objets d'étude.

Le champ de l'histoire de la sociologie britannique a donc encore du chemin à faire et cet ouvrage permet de se faire une bonne idée de ses qualités et de ses manques. Nous n'avons, de ce côté-ci de la Manche, sans doute pas à rougir de l'état de notre recherche non plus !

Baudry Rocquin



LECTURE

La relation maître-élève dans les sciences sociales

C'est avec une pensée émue pour mon « maître », Jean-Michel Berthelot, que j'ai lu ce double numéro de *Les Études sociales*. 298 pages qui allient cohérence autour du thème choisi et pluridisciplinarité des entrées. Je ne vous dirai pas si j'ai été un élève « rival », « filial », « innovant » ou « ami » mais je vous dirai volontiers qu'il y a dans ce volume, beaucoup à apprendre tant sur notre propre posture que sur les pratiques du microcosme universitaire pour ce qui concerne les relations maître-élève.

Le dossier sur « maître-élève »

Le dossier repose sur cinq études de cas : celles du philosophe Georges Rodier (par Soline Goux-Diétlin), du sociologue Émile Durkheim (par Matthieu Béra et Robert Galea) et de l'historien Ferdinand Lot (par Agnès Graceffa) et leurs étudiants. Puis sur celles de l'économiste John Stuart Mill et son fils (par Emmanuel Petit) et du géographe Jean Brunhes, sa fille Mariel Jean-Brunhes Delamarre et un disciple Pierre Deffontaines (par Antoine Huerta). Il est introduit par un texte de Matthieu Béra et Antoine Savoye qui proposent quelques lignes de force des relations maître-élève. Celles-ci se doublent parfois d'une relation parent-enfant (voire oncle/neveu et mari-femme). C'est le cas de John Stuart Mill et Mariel Jean-Brunhes Delamarre évoqués plus haut mais aussi celui d'André Durkheim, Albert Le Play ou encore Marcel Mauss. Ensuite, la relation maître-élève peut prendre trois formes typiques. L'identification : Marcel Mauss, Georges Davy, Marcel Fauconnet ou Armand Cuvillier furent dans cette posture par rapport à Émile Durkheim. L'autonomie (catégorie la plus fournie) : Franck Alengry, Abel Aubin, Robert Hourticq et Marcel Foucault puis Henri de Tourville par exemple sont dans cette situation par rapport à leur maître respectif. Le rejet : Léon Donnatt prend ses distances avec Frédéric Le Play tandis que Guillaume-Léonce Duprat, Gaston

Richard, Hubert Bourgin le font avec Émile Durkheim. La transmission maître-élève peut être directe (le séminaire, la correspondance...) ou indirecte (les lectures conseillées...) Enfin, certains maîtres se dérobent au processus d'identification comme ce fut le cas de Gabriel Tarde ou Georges Simmel.

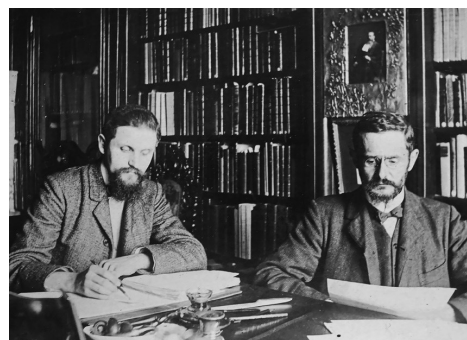
Archives et documents

Le dossier de cette livraison ne doit pas faire oublier l'apport des autres rubriques à commencer par « Archives et documents » introduite par Raymond Dartevelle. Il y est question de l'édition scientifique de l'œuvre complète de Max Weber (présentée par Rita Aldenhoff-Hübinger), du fonds Raymond Boudon (présenté par Sébastien Zerilli) et des manuscrits des cours d'Émile Boutroux donnés à l'École normale supérieure (présentés par Matthieu Béra). Cette rubrique vise, comme son responsable l'indique « à faire découvrir et à montrer à partir d'exemples précis l'intérêt des rapports entre le traitement intellectuel et matériel de fonds d'archives, les vastes champs d'enquêtes interdisciplinaires et de savoirs qui s'en dégagent, mais aussi à croiser l'observation documentaire et l'analyse des parcours individuels et collectifs tant au cœur d'institutions et d'organisations que dans l'espace public français et international. » (p. 209).

Concrètement, Rita Aldenhoff-Hübinger évoque les quarante-sept volumes de l'édition historico-critique *Max-Weber-Gesamtausgabe*



La relation maître-élève dans les sciences sociales (XIX^e-XX^e siècles), *Les Études sociales*, n° 171-172, 2020, 298 pages.



Georges Rodier et son gendre et René Hubert (1910).

(1984-2020). Il s'agit d'une édition documentée qui reproduit toutes les versions d'un même texte (y compris manuscrits et épreuves). Elle est organisée en trois parties. D'abord les écrits et les discours, des thèses jusqu'à l'œuvre inachevée : *Économie et société* qui est présentée ici dans un ordre très différent de celui choisi par les éditions antérieures. Ensuite les correspondances. L'accès au téléphone n'a pas empêché Max Weber d'entretenir une très abondante correspondance (3 500 lettres). Elles sont souvent inédites et comptent des lettres de voyages (sur les pèlerins de Lourdes par exemple). Enfin les manuscrits et transcriptions de conférences. L'éditeur propose les fiches télégraphiques que Max Weber utilisait pour donner ses conférences ainsi que certaines notes prises par des auditeurs.

Sébastien Zerilli explore, quant à lui, les vingt-sept mètres linéaires des archives de Raymond Boudon récemment déposées aux Archives nationales qui en disent beaucoup sur les pratiques intellectuelles du sociologue. D'abord sur « le travail de l'œuvre ou le sociologue comme artisan des idées ». Les dix-sept cartons contenant des dossiers d'ouvrages comptent des notes manuscrites, des épreuves plus abouties et des courriers échangés avec les collaborateurs. On y voit le labeur balisé par des textes corrigés, raturés, sans cesse repris. Leur datation montre l'usage du temps long et de la patience qu'il faut pour perpétuellement décanter et maturer les idées : souvent quatre à cinq versions successives. Ils révèlent parfois les titres provisoires de certains classiques. Ensuite, on y trouve maintes idées sur « l'édition ou la figure de l'entrepreneur intellectuel ». Les archives comprennent un grand nombre de documents liés à ses responsabilités éditoriales notamment aux Presses universitaires de France où Raymond Boudon fonde en 1977 (avec François Bourricaud) la collection *Sociologies*. La correspondance associée à ces documents signale qu'aucun aspect du processus

éditorial ne lui échappe : la relecture des textes, la promotion de la collection, la recherche d'auteurs et de thèses à publier. Enfin, Sébastien Zerilli évoque pour finir « la correspondance ou les figures de l'épistolier ». Sur ce point, les archives comptent onze cartons de « Correspondance générale » qui balisent les réseaux intellectuels, institutionnels et professionnels de Raymond Boudon et permettent d'objectiver l'importance de son capital académique en France et à l'étranger. Le ton n'y est pas toujours professoral et témoigne des multiples figures de l'universitaire souvent réduit à la notion d'individualisme sociologique.

Quant à Matthieu Béra, il présente quatre cours (disponibles en ligne sur *Calamès*) d'Émile Boutroux qui permettent d'approcher une dimension de sa pédagogie. Car ce sont d'abord les cours tels qu'ils ont été transcrits par les étudiants et ensuite annotés et corrigés par le maître lui-même. Et que ces élèves soient de futurs professeurs au Collège de France ou à la Sorbonne, de futurs membres éminents de l'Institut ou de futurs hommes politiques célèbres (comme Jaurès) n'y change rien. Ils sont à tour de rôle relus et repris par le professeur : « *Jamais aucun commentaire ad hominem. Il ne s'agit nullement d'une annotation de copies, mais d'une réécriture en vue d'une amélioration des passages inexactes. Tout est fait pour que le manuscrit vaille la peine et accède à la dignité d'un ouvrage.* » (p. 237). Les manuscrits sont enfin reliés par année pour être consultables à la bibliothèque de l'Ens - comme les « polycop » d'aujourd'hui - par les promotions suivantes. Le cours de 1880-1881 représente une somme de 537 pages renvoyant à 47 leçons environ. Les élèves concernés par la transcription sont au nombre de vingt dont Émile Durkheim (chargé de la transcription des leçons 8 sur Cratyle - Cratyle - Hippon - Idée - Diogène d'Apollonie et 29 sur les sophistes : cf. illustration), Edmond Goblou, Victor Hommay et Pierre Janet.

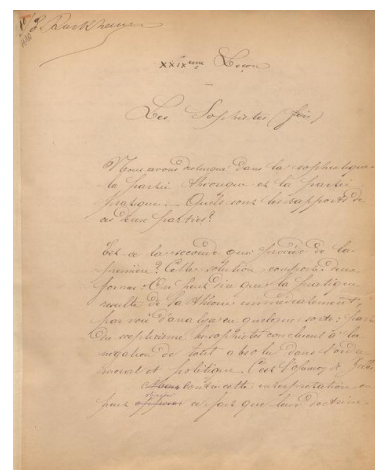
Atelier Le Play

Également en lien avec le thème du dossier, Antoine Savoye interroge « les modalités de la transmission des savoirs » (p. 7) au sein des écoles leplaysiennes pour noter qu'elles sont volontairement actives (c'est-à-dire pratiques et fondées sur l'enquête et le terrain) afin d'établir une relation maître-élève permettant de transformer l'apprenant en « chercheur » : « *La pédagogie surplombante (« du haut de la chaire ») y laisse place à une pédagogie d'accompagnement adaptée à une tâche partagée : l'enquête de terrain.* » (p. 249). Une singularité qui n'est pas sans lien avec le caractère extra universitaire du courant leplaysien.

Revue des revues et Note critique

Enfin, comme à son habitude *Les Études sociales* proposent des comptes rendus de lectures. Deux sont relatifs à des revues (sous la plume respective de Dominique Ottavi et Sarah Al-Matary) et deux renvoient à des ouvrages sur Dick May d'une part et à la traduction récente de *French sociology* de Johan Heilbron d'autre part. Leur auteur, Sébastien Zerilli, propose pour cette dernière référence une très belle analyse de la couverture qui est en fait un savant collage de Patrick Bremer.

Jean-Paul Laurens



Extrait de la transcription du cours d'Émile Boutroux sur les sophistes par Émile Durkheim

Autour de Comte et de Saint-Simon

Reconfigurations religieuses aux temps dits « préhistoriques » de la sociologie

LECTURE

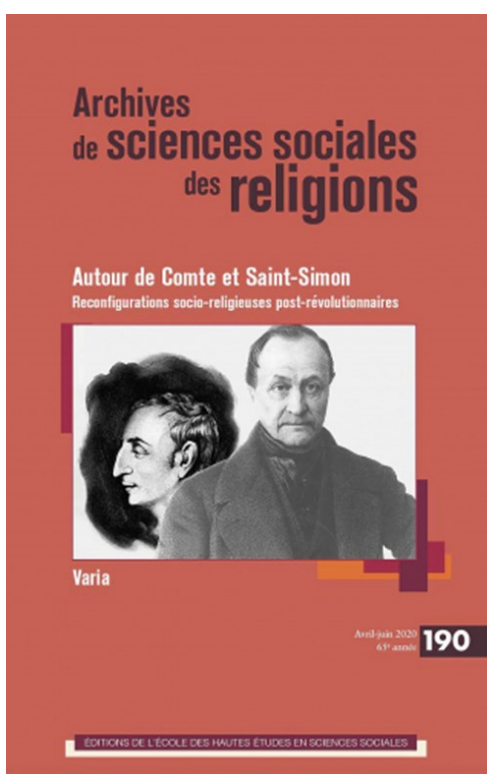
Parmi les sociologues, il y en a certains qui continuent à considérer l'évolution de leur discipline comme une marche progressive qui, après avoir atteint son âge de maturation, voire d'institutionnalisation, se lance sur des pistes de spécialisation de plus en plus empiriques. Il y en a encore d'autres qui cherchent dans les méandres de la pensée sociologique une nouvelle optique pour envisager les questions de la *praxis*. Il y a enfin ceux qui prennent l'histoire de leur discipline comme objet. C'est à ces derniers, mais également aux spécialistes qui se sont adonnés aux études, sociologiques ou non, des « reconfigurations socio-religieuses post-révolutionnaires », que s'adresse le dossier thématique « Autour de Comte et Saint-Simon » récemment publié aux *Archives de sciences sociales des religions*. Avant de présenter le cadre théorique et les précieuses contributions du dossier, il convient d'insérer un commentaire, banal autant que nécessaire, sur le choix du titre et du sous-titre.

En 1900, deux ans avant d'occuper la chaire de science de l'éducation à la Sorbonne, Durkheim se charge de résumer les avancées de la science sociale en France au cours du XIX^e siècle. Après quelques remarques préliminaires sur les présupposés méthodologiques et historiques de cette science, il note : « C'est à Saint-Simon que revient l'honneur d'en avoir, le premier, donné la formule. [...] Le règne social était rattaché aux autres règnes, mais tout en conservant sa physionomie propre. Seulement,

Saint-Simon formula ce vaste programme plus qu'il n'essaya de l'exécuter. [...] Les vues qu'il émet sur la question sont éparses de tous les côtés ; ce sont des intuitions rapides, très imparfaitement coordonnées, et que n'accompagne aucune preuve régulière. C'est seulement avec Auguste Comte que le grand projet, conçu par Saint-Simon, commence à devenir une réalité. »

Si ce passage résume peu ou prou la critique que Durkheim a réservée à ceux qu'il avait choisi de désigner comme les précurseurs immédiats de la sociologie, sa valeur d'hypothèse heuristique n'a pas été moins considérable pour une série de sociologues et de philosophes qui, depuis cette époque, allait se lancer dans l'étude de la pensée sociale du XIX^e siècle. La liste est longue et elle n'est certainement pas exhaustive : Mauss, Lévy-Bruhl, Bouglé, Halévy, Gouhier, Gurvitch, Ansart. Dans une période qui s'annonce « critique » pour la société et pour la réflexion

Autour de Comte et de Saint-Simon. Reconfigurations socio-religieuses post-révolutionnaires, Archives de sciences sociales des religions, n° 190, 2020, 204 pages.



sur le social, les historiens de la sociologie reconnaissent-ils toujours la valeur de ce passage en tant qu'invitation implicite à se tourner vers ladite préhistoire de leur discipline ? À quel point, et pour quelles raisons, croient-ils nécessaire de restituer les liens qui rattachent la sociologie, non seulement à Saint-Simon et à Comte, mais aussi à d'autres penseurs tels que, je cite, Maistre, Bonald, Proudhon, Leroux ou les saint-simoniens ? Enfin, à travers quel prisme, sous quelles conditions et dans quelles perspectives un tel « retour » peut-il se réaliser ?

Si l'on réfléchit au titre du dossier thématique que nous proposent les deux médiévistes Dominique Iogna-Prat et Alain Rauwel, plutôt que d'effectuer un retour à Comte et à Saint-Simon, il s'agit de graviter autour de ces deux « œuvres de poids » pour mieux saisir « comment ces théoriciens du social entrés dans la rationalité scientifique ont pu se muer en fondateurs de religion hantés par la question du pouvoir spirituel ». Le fil conducteur du dossier passe par une seconde question qui est « *annexe mais pas mineure* » : « [face] à l'air du temps et aux nouvelles formes de discours sur le social », quelle voix l'Église romaine fit-elle entendre ? Pour nous introduire dans le dossier, les deux coordinateurs se sont attachés à articuler ces deux questions par un terme qui justifie leur choix du sous-titre : « *Reconfiguration, restauration, reconstruction ? On hésite à qualifier la profusion des discours sur l'ordre social et politique de l'après Révolution française. "Reconfiguration" a l'avantage de la neutralité, quand "restauration" fleure bon la nostalgie d'un retour à l'ordre ancien, et quand "reconstruction" invite sans doute trop facilement à filer la métaphore de l'architecture de société.* »

Même si l'on reste réticent à l'égard d'un terme aussi neutre que celui de « *reconfiguration* » – le terme durkheimien « *représentation* » est peut-être considéré comme étant trop formaliste pour rendre compte de la nécessité fonctionnelle de la

religion dans toute vie mentale et sociale – on ne saurait que se réjouir de cette rencontre fructueuse entre des historiens, des philosophes et des spécialistes de la littérature.

Les contributions à ce dossier thématique peuvent schématiquement être classées en deux catégories. La première, moins étendue que la seconde, ne manque pas de qualités et d'originalité. Elle est composée de deux articles sur l'influence que la littérature exerce sur l'Église ancienne – Alexandre de Vitry nous explique comment Maistre, en ecclésiologue et en littéraire qu'il était, structure son œuvre autour de la question de l'autorité, ou sur l'Église espérée pour l'avenir – Patrick Henriot nous dresse un tableau de la période « *prophétique* » de George Sand.

C'est plutôt aux articles de la seconde catégorie que les historiens de la sociologie s'intéresseront en affirmant de nouveau le caractère interdisciplinaire de leur objet de recherche. Rita Hermon-Belot montre dans son article sur « La loi du sacrilège de 1825 » que la Restauration constitue une étape décisive pour l'essor de « *l'idée laïque* ». Sans doute, les lecteurs du *Nouveau Christianisme* ou du *Producteur* ne doivent plus ignorer cette thèse qui doit leur fournir de nouveaux outils historiques d'analyse textuelle. Philippe Boutry nous fait profiter de l'ouverture des archives de la congrégation de l'Index en présentant les livres censurés de Saint-Simon, de Fourier et de leurs disciples. À le lire, on saisit le bouleversement que les censeurs de l'Église catholique ont éprouvé à la suite de leur contact avec la cosmogonie socialiste. Cet article bien documenté ne saurait que produire un heureux écho chez le lecteur critique des textes anti-utopiques du XIX^e siècle.

C'est à la dimension utopique des idées sociales de ce siècle que pense aussi Philippe Régnier lorsqu'il nous propose une nouvelle approche de la religion saint-simonienne. Dans un

passage qui fait la preuve de son érudition et de sa capacité synthétique, il nous présente brièvement l'anatomie du dogme saint-simonien : « *Le dogme, en somme, imagine la société saint-simonienne comme un mixte idéal des trois régimes, chacun fournissant ce qu'Enfantin a coutume de nommer son "élément progressiste". À la monarchie, elle empruntera sa puissance unificatrice ; à l'aristocratie, son principe élitique et capacitaire ; et à la démocratie, son principe égalitaire* ». Désormais, il est moins difficile à l'historien de la sociologie de saisir l'intention déclarée des saint-simoniens de remplacer les hommes et les citoyens par des « *individus sociaux* ». Valérie Assant reprend là le fil pour nous expliquer comment Gustave d'Eichthal, premier élève de Comte et apôtre du saint-simonisme, a relevé, grâce à son esprit foisonnant, le défi de redéfinir les religions en leur donnant comme base commune « *la croyance en une transcendance, distincte des rites propres à chaque culte.* »

La première catégorie des contributions se clôt avec la présentation par Frédéric Brahami des idées de Comte sur le pouvoir spirituel. Le mérite principal de cet article consiste en son point de vue selon lequel la force explosive de la philosophie comtienne se déclenche dès qu'elle est conçue comme une tentative de critiquer l'âge instauré par l'État démocratique libéral.

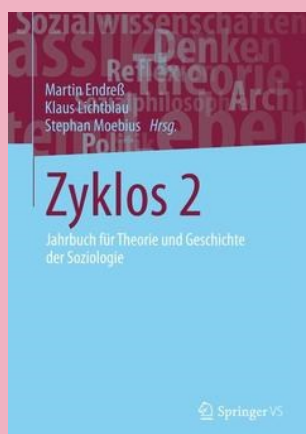
Si les historiens de la sociologie sont peut-être mieux placés pour reconnaître le caractère « *critique* » de l'époque que nous traversons, il importe pour eux de se replonger dans ladite préhistoire de leur discipline pour reprendre conscience de leur rôle en tant qu'acteurs sociaux qui cherchent le remède au « *mal individualiste* » de notre siècle.

Dimitris Foufoulas

SUPPLEMENT

Histoire de la sociologie
germanophone

Cette note décrit la création de la nouvelle section Histoire de la sociologie au sein de l'Association allemande de sociologie (Deutsche Gesellschaft für Soziologie, DGS). Elle traite des différentes activités qui ont préparé l'institutionnalisation ainsi que de l'auto-définition intellectuelle et professionnelle de la nouvelle section.



À propos de la récente fondation de la section *Histoire de la sociologie* de l'Association allemande de sociologie

D'après Stephan Moebius et Nicole Holzhauser, traduit et adapté par Martin Strauss

Contact : martin.strauss@uni-graz.at

La sociologie germanophone peut désormais se réclamer de plus de 100 ans d'existence institutionnelle. L'Association allemande de sociologie – la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie* (DGS) – a été fondée en 1909, tandis que les premières chaires universitaires ont vu le jour il y a à peu près un siècle. Ces anniversaires ont contribué, ces dernières années, à générer une demande et une offre de recherche en histoire de la sociologie. Récemment, cette autoréflexion sociohistorique a pris une forme institutionnelle dans le cadre d'une section officielle de la DGS. Le 26 septembre 2019, le conseil de la DGS a accepté la proposition de 58 sociologues germanophones de créer une section « Histoire de la sociologie » (*Soziologiegeschichte*).

La création de cette section a été précédée de diverses activités au cours des dernières années préparant l'institutionnalisation : publications, activités d'enseignement et de recherche visant en particulier les jeunes chercheurs et la création de la DGS en tant que groupe de travail, constitué lors du congrès de Göttingen en 2018. De nouvelles publications ont été créées, comme l'annuaire *Zyklus. Jahrbuch für Theorie und Geschichte der Soziologie* (édité par Martin Endreß et Stephan Moebius) ou la collection éditoriale *Klassiker der Sozialwissenschaften* (édité par Klaus Lichtblau et Stephan Moebius). Cette dernière collection édite des textes épuisés ou inconnus en sciences sociales et les rend ainsi accessibles à un public plus large (parmi les publications récentes, on trouve la thèse de Talcott Parsons en langue allemande et des textes inédits de Karl Mannheim). En plus, une nouvelle revue spécifique, *Serendipities – Journal for the Sociology and History of the Social Sciences*, a été

créée en 2016 et des numéros spéciaux dans les revues sociologiques existantes ont été publiés.

Outre ces publications, des chercheurs et chercheuses en sciences sociales se réunissent régulièrement depuis quelques années pour échanger sur l'histoire de la sociologie. Les Écoles de printemps du programme doctoral « Sociologie et histoire des sciences sociales et culturelles » de l'Université de Graz qui se tiennent annuellement depuis 2011, ainsi que les Ateliers sur l'histoire de la sociologie germanophone depuis 2014 ont été un moteur important de l'institutionnalisation de ce domaine d'études dans le monde germanophone. Le premier de ces ateliers a eu lieu à Graz en 2014, suivi par des rencontres à Francfort, Constance, Brunswick, Göttingen et Essen. De nombreuses coopérations sont nées de ce réseau. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si ces rencontres ont été régulièrement organisées dans des lieux disposant d'archives en sciences sociales comme par exemple, les Archives d'histoire de la sociologie en Autriche, à Graz, celles de l'Institut für Sozialforschung à Francfort, celles pour les sciences sociales à Constance ou les archives Theodor Geiger à Brunswick – des endroits où des projets de recherche sur l'histoire de la sociologie sont en cours de réalisation. Ainsi, le réseau informel en histoire de la sociologie a connu une croissance constante au cours des dix dernières années, tant au niveau des jeunes chercheurs que des chercheurs établis.

C'est dans ce même contexte qu'est né le *Manuel d'histoire de la sociologie germanophone* (*Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*, 2017–2019, 3 vol., édité par Stephan Moebius et Andrea Ploder, avec la collaboration de Nicole Holzhauser et d'Oliver Römer). Le manuel exprime l'ambition d'inté-

grer l'histoire de la sociologie fermement dans la théorie, la méthodologie et les recherches empiriques en sciences sociales. L'idée centrale est qu'un examen réflexif de l'histoire de la sociologie – y compris une discussion de ses objectifs et des différentes approches méthodologiques – apporte une contribution importante au développement de l'ensemble de la discipline. Dans la suite du *Manuel*, paraîtra en 2021 le livre *Sociology in Germany* par Stephan Moebius dans la collection « Sociology Transformed » (éditée chez Palgrave par Stephen Turner et John Holmwood), ainsi que le premier volume d'une série de cinq volumes sur la sociologie dans l'entre-deux-guerres dans le monde germanophone (éditée par Karl Acham et Stephan Moebius).

Au cours des dernières années, les activités en histoire de la sociologie dans l'espace germanophone ont été liées à différentes institutions et groupes de recherche, par exemple, lors des congrès de la DGS ou au sein de la Fondation allemande pour la recherche (*Deutsche Forschungsgemeinschaft*, DFG), comme le réseau de recherche DFG « Soziologie soziologischen Wissens » (Sociologie de la connaissance sociologique). En outre, il existe des contacts avec de nombreuses organisations et sous organisations en histoire de la sociologie, telles que le Comité de recherche sur l'histoire de la sociologie de l'*Association internationale de sociologie* (ISA), la section d'Histoire de la sociologie de l'*American Sociological Association* (ASA) ou celle de l'*Association autrichienne de sociologie* (ÖGS). D'une part, ces relations avec d'autres organisations créent des synergies au sein du monde germanophone. D'autre part, elles contribuent à internationaliser l'histoire de la sociologie germanophone, au-delà du seul monde anglo-américain. Un projet à venir serait d'élargir ces coopérations et

d'échanger aussi avec le réseau thématique « Histoire de la sociologie » de l'*Association française de sociologie*.

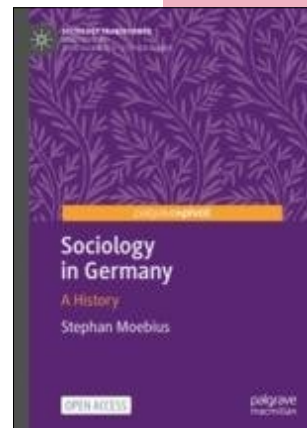
Comment entendons-nous l'étiquette « Histoire de la sociologie » (*Soziologiegeschichte*) et quelle est enfin la vocation de ce domaine de recherches ? À la suite du sociologue Lothar Peter, une distinction terminologique peut être faite entre l'histoire de la sociologie en tant qu'ensemble de faits et de processus réels – *Geschichte der Soziologie* – et l'histoire de la sociologie en tant que champ de recherches et d'enquêtes – *Soziologiegeschichte*. Cette distinction correspond en français à celle qui existe entre histoire de la sociologie et historiographie de la sociologie. L'historiographie de la sociologie désigne le domaine de recherches sociologiques autonomes qui étudient l'histoire de la sociologie au sens du développement historique réel de la théorie sociologique, des recherches et méthodes empiriques, de l'institutionnalisation de la discipline ainsi que de tous les phénomènes ayant trait à la relation entre sociologie et société. L'histoire de la sociologie (*Geschichte der Soziologie*) est donc l'objet d'études de l'historiographie de la sociologie (*Soziologiegeschichte*).

Si nous concevons la science comme un processus social – comme l'ont montré les sociologies de la science, de la connaissance et de la culture –, cette idée s'applique évidemment aussi à la sociologie elle-même. La clarification de l'origine et du développement de la discipline, y compris ses concepts théoriques, ses instruments méthodologiques, ses acteurs, ses institutions et ses contextes, peut être considérée comme l'un des éléments indispensables à une recherche réfléchie et critique, comme une condition de la compréhension de l'identité historique de la discipline, de sa forme actuelle et de son futur potentiel. Puisque la sociologie fait elle-même partie de la so-

ciété qu'elle étudie et puisque la sociologie est précisément la science qui se préoccupe de l'encastrement de la science dans les processus sociaux, il est constitutif pour la discipline de s'engager dans une réflexion socio-historique sur son propre passé.

Dans cette perspective, l'histoire de la sociologie remplit une fonction critique qu'aucune autre sous-discipline sociologique ne peut prendre en charge. En se concentrant sur le changement historique et l'interconnexion entre sociologie et société, elle apporte à la recherche contemporaine en sciences sociales une profondeur historique supplémentaire. L'hypothèse centrale de la recherche en histoire

de la sociologie est que les théories et méthodes des sciences sociales sont des réponses réflexives aux processus sociaux et aux situations perçues comme problématiques dans une société donnée, tout en étant le résultat de processus internes au champ scientifique des sciences sociales. Les analyses en histoire de la sociologie s'intéressent donc à la manière dont les sociologues ont perçu et interprété leurs sociétés. Ainsi, nous concevons l'histoire de la sociologie comme une histoire réflexive de l'observation sociologique de la société.



Pour suivre les activités de la section : <https://soziologiegeschichte.wordpress.com/>.

Pour plus d'informations historiographiques et bibliographiques, on peut lire les articles en français publiés par Stephan Moebius et Martin Strauss dans la *Revue d'histoire des sciences humaines* (n°37, 2020).

ANNONCE

The Anthem Companion to Halbwachs

Ce livre - à paraître le 6 juillet 2021 - cherche à replacer Maurice Halbwachs dans son contexte historique et intellectuel, montrant que son œuvre était sensible aux événements de son temps. Depuis un quart de siècle maintenant, et plus particulièrement au cours de la dernière décennie, la pensée sociologique de Maurice Halbwachs a inspiré une littérature grandissante en sociologie et en histoire des sciences sociales, principalement publiée dans des revues scientifiques. Viennent ensuite de nombreuses études qui relèvent de l'histoire des idées et de l'épistémologie. Soit pour le replacer dans son contexte scientifique, soit pour discuter des problèmes fondamentaux de sociologie de la connaissance.

L'ouvrage à paraître ni ne résume ni ne synthétise la pensée de Halbwachs - ce qui serait

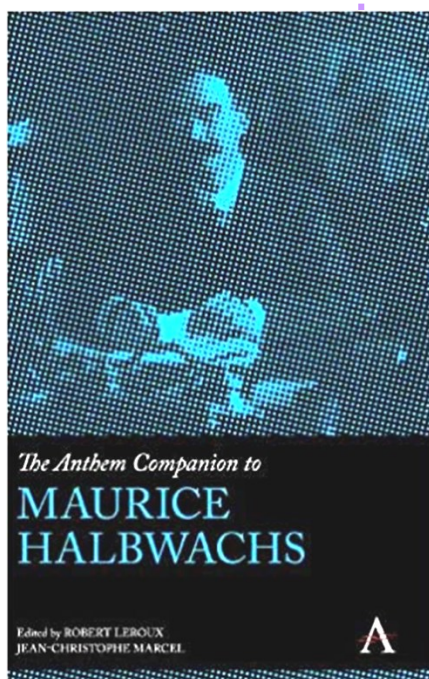
une entreprise bien trop vaste - lequel était par ailleurs parfaitement conscient des questions épistémologiques et méthodologiques les plus urgentes entourant la sociologie naissante. Il a réfléchi à la place de la démographie dans l'étude de la vie sociale ; il a posé le problème du rôle de la psychologie ; et il a envisagé l'application des statistiques. Mieux encore, il se demande ce qu'est vraiment une société : une sorte d' « organisation » essayant de durer et de se préserver, s'adaptant aux conditions de son environnement. Il ne fait aujourd'hui aucun doute que Halbwachs a contribué à l'émergence de la sociologie, surtout après la Première Guerre mondiale. Ses études ont toujours été innovantes, faisant partie des débats intellectuels du moment. En particulier, son travail investit la question de savoir s'il était possible d'étudier de manière positive l'esprit humain, et surtout les facultés intellectuelles.

Présentation de l'ouvrage adaptée de la traduction de la quatrième de couverture

Robert Leroux et Jean-Christophe Marcel (Eds), *The Anthem Companion to Maurice Halbwachs*, Anthem Press, 2021, 250 pages

Sommaire du volume

1. A theorist of collective memory, **Éric Brian**
2. Halbwachs and the Durkheimian perspective on history, **Robert Leroux**
3. Maurice Halbwachs, sociologist of memory. His reception in Italy and the development of the sociology of memory, **Teresa Grande**
4. Population as the body of society, **Jean-Christophe Marcel**
5. Urban morphology and social morphology : Marcel Roncayolo and the work of Maurice Halbwachs, **Gilles Montigny**
6. Halbwachs and Leibniz. Halbwachs' sociology, **Guillaume Coqui**
7. Halbwachs on Quetelet and the Use of Statistics in Sociology, **Christian Robitaille**
8. Maurice Halbwachs and the sociology of consumption and social classes, **Lorenzo Migliorati**
9. From criticism of moral to the probabilistic test, **Éric Brian**
10. The age criterion: between sociology and biology, **Marie Jaisson**
11. Speculation : order or disorder ?, **Jacques Lautman**

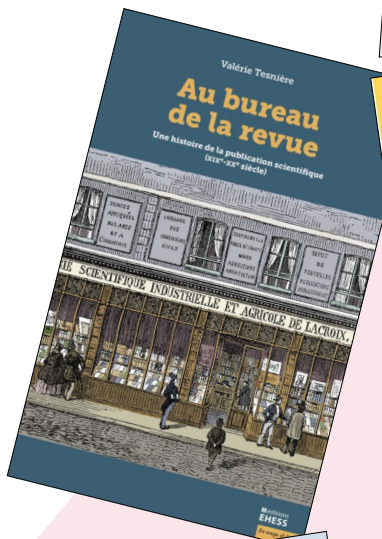
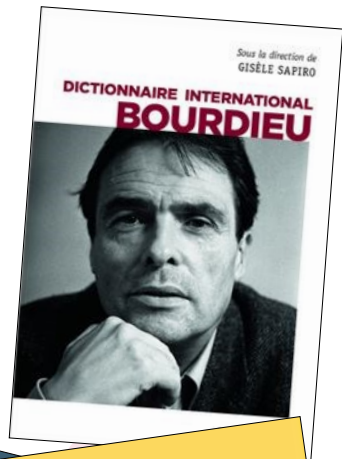


ANNONCE

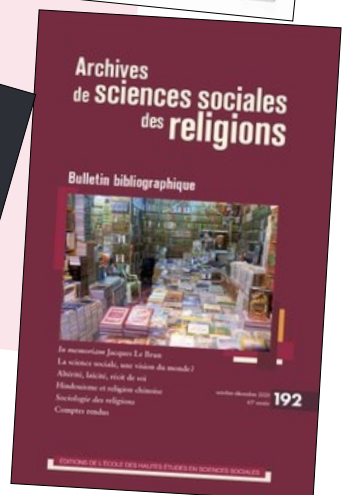
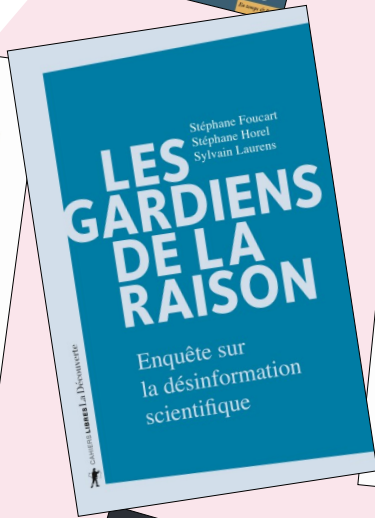
Marcia Consolim,
 “Circulation des intel-
 lectuels et reception
 des nouvelles sciences
 humaines françaises au
 Brésil : 1908-1932”,
*Tempo Social, revista de
 sociologia da USP*, 33/1,
 2021, pages 53-89.

Tempo Social
 revista de sociologia da usp

Le texte est disponible en français à l'adresse :
<https://www.revistas.usp.br/ts/article/view/172634/170993>



APPEL A RECENSION





Matthieu Béra
Stéphane Dufoix
Jean-Paul Laurens
Patricia Vannier
Sébastien Zérilli

Univ. Bordeaux
Univ. Paris-Nanterre / IUF
Univ. P. Valéry, Montpellier
Univ. J. Jaurès, Toulouse
Centre M. Halbwachs, Paris

bera@u-bordeaux.fr
stephane.dufoix92@gmail.com
jean-paul.laurens@univ-montp3.fr
patricia.vannier@univ-tlse2.fr
sebastien.zerilli@ehess.fr

PORTRAIT

Parmi les premiers cours de sociologie donnés en France, il y a celui délivré à partir de 1892, et cela durant plus de vingt ans, au Palais des Arts de la ville de Lyon par Alexis Bertrand.

Ce fils de modestes paysans bourguignons engage des études au collège pour se préparer au brevet simple et devenir instituteur jusqu'au jour où le principal de l'établissement le réoriente vers le baccalauréat ès sciences d'abord et ès lettres ensuite qui lui ouvrent l'enseignement supérieur. Classé premier à l'agrégation de philosophie (1877) il enseigne en collège puis dans divers lycées. Après la soutenance d'une thèse ès lettres sur *L'Aperception du corps humain par la conscience* (Université de Paris, 1880) il est nommé professeur de philosophie à la Faculté de Dijon (1881) puis titulaire, en 1885, de la chaire de philosophie de celle de Lyon où il termine sa carrière.

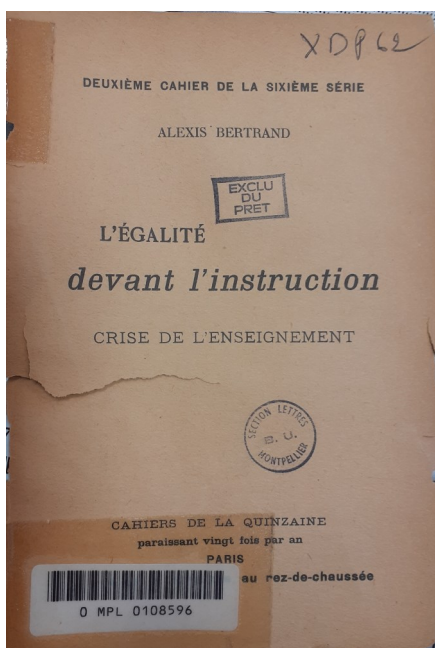
Nombre de ses publications sont inspirées par Pierre Maine de Biran. Mais quelques écrits plus sociologiques portent sur la question de l'enseignement de la jeunesse : *L'Enseignement intégral* (1898), *Les Études dans la démocratie* (1900) et *L'Égalité devant l'instruction. Crise de l'enseignement* (1904). Dans ce dernier (cf. illustration), introduit et édité par Charles Péguy, il propose notamment une réforme de l'enseignement secondaire qu'il veut gratuit ce qui fait de lui un précurseur des Compagnons de l'Université nouvelle et du concept d'école unique. Il y propose aussi une réforme du programme du lycée dans lequel il préconise l'introduction progressive de la sociologie qui parfait au fil des années la hiérarchie des savoirs et de l'enseignement intégral qu'il préconise.

Alexis Bertrand (1850-1923)

Le cours lyonnais de sociologie de Bertrand est singulier à plusieurs titres. Il est d'abord destiné au peuple : « *J'en vois ici [...] qui sont descendus ce soir de la Croix-Rousse et j'en sais qui ont laissé les gros volumes d'Auguste Comte ouverts sur leur table* » annonce-t-il le jour de sa leçon inaugurale du 9 mars 1892. Il participe donc avant l'heure à un programme d'Université populaire dans la mesure où celle de Lyon ne sera créée qu'en 1899. Au peuple, on « *doit faire cet honneur ou plutôt rendre cette justice qu'il est digne de la science sans épithète, de la science dans toute sa vérité et toute sa beauté* ». Le cours lyonnais de sociologie de Bertrand consiste ensuite en une série de leçons intégrées les unes aux autres plutôt qu'en une suite de causeries indépendantes comme c'est souvent le cas dans les universités populaires : « *aux conférences isolées le public [...] préfère de beaucoup les cours dont les leçons s'enchaînent et forment un tout cohérent, complet en*

son genre ». Il est de surcroît intégré dans un programme où des professeurs de la Faculté des sciences et des lettres exposent, « *avec l'unité de vie et d'esprit qui caractérise l'institution, tout l'ensemble des connaissances humaines réparties en sept sciences fondamentales* » sur le modèle de la classification hiérarchique des sciences établie par Comte auquel il se réfère souvent. Le cours lyonnais de sociologie de Bertrand est enfin une initiative locale et s'inscrit dans la lignée des « *Cours municipaux de la Faculté des lettres* » et des cours du soir publics que plusieurs municipalités républicaines et radicales de Lyon organisent depuis 1868 dans le cadre de programmes d'éducation populaire. Cela dit, si la cité des Gaules d'Antoine Gailleton, Victor Augagneur ou encore d'Édouard Herriot, toute empreinte de solidarisme et de mutualisme, vise « *l'évolution sans révolutions* », il semble aussi qu'il y ait eu un facteur déclenchant externe à l'institution de cet enseignement : « *visitant Lyon en 1892 comme ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois parla d'un cours de sociologie à M. l'adjoint Lavigne délégué à l'Instruction publique et ce cours fut fondé l'année même* ».

On ne connaît pas exhaustivement les sujets traités dans les leçons de sociologie par Bertrand. Mais on sait par contre que l'auditoire aurait souhaité de sa part plus d'engagement ce à quoi il s'est toujours refusé : « *nous faisons ici de la science et nullement de la politique ; c'est une chaire, non une tribune* » ! Son désir était que « *les questions sociales, dégagées de toutes les préoccupations des polémiques journalières et des intérêts du moment, soient traitées avec la rigueur de la méthode et le désintéressement de la science* ».



Cahiers de la quinzaine dans lesquels A. Bertrand propose d'introduire la sociologie dans le programme des lycées.